

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Éloge de la littérature

François Ricard

Volume 22, Number 1 (127), January–February 1980

Littérature : sept instructions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, F. (1980). Éloge de la littérature. *Liberté*, 22(1), 11–18.

Eloge de la littérature

FRANÇOIS RICARD

J'ai songé quelque temps à écrire un petit essai sur mon expérience de la littérature — entendre : surtout la lecture (de romans, d'essais, un peu moins mais aussi de poésie), quelquefois l'écriture, et beaucoup l'enseignement des lettres, choses auxquelles je voue au moins les trois quarts de mon temps et l'essentiel de mon activité cérébrale. Ce petit essai, que je finirai bien par entreprendre, tenterait surtout de dire ce qui dans la littérature me devient chaque jour de plus en plus précieux, irremplaçable.

J'ai d'abord vu dans les livres, tous les livres, des instruments de connaissance : connaissance du monde et connaissance de moi-même. Comme tout un chacun, j'ai cru que l'écriture, que l'expérience littéraire en général dispensait une sorte de savoir supérieur et donnait à mieux voir, à vraiment voir la Réalité. La belle métaphore du « voile des apparences » me comblait ; sans doute y avait-il là l'expression détournée de quelque désir adolescent auquel je ne pouvais rien, mais percer, dévoiler, pénétrer, tel me semblait bien le rôle de la littérature. Substituer à l'ignorance, à l'impuissance et à la relativité désespérantes de notre vie une connaissance, un pouvoir, un rapport quelconque à l'absolu, telle je voyais, comme tous mes amis, la promesse que nous faisaient les livres que nous lisions et que nous nous proposions d'écrire. Le poète était voyant. L'écriture était dispensatrice de sens et de lumière. La vraie vie n'était peut-être pas dans les livres, mais ceux-ci en étaient la voie d'accès privilégiée. En somme, je ne doutais pas que la littérature m'améliorerait, qu'elle me

rendrait plus puissant, plus savant, qu'elle me permettrait d'« étreindre la dure réalité », bref, qu'elle me sauverait, ainsi qu'entre amis (et avec l'accord des meilleurs de nos professeurs) nous nous le répétons à satiété en songeant à nos chefs-d'œuvre futurs. Et nous n'étions pas loin de nous croire en cela des favorisés, notamment par rapport à nos pauvres confrères qui visaient, eux, la science, le pouvoir ou l'argent. Car la littérature — cette « langue natale » — nous rendrait tôt ou tard beaucoup plus que ce que nous étions.

Tout cela, aujourd'hui, nous fait bien sourire. Car depuis nous avons fait des thèses (littéraires), nous nous sommes mariés (avec des femmes qui nous aimaient en voleurs de feu et qui ont bien vu que nous n'en étions pas), nous avons lu Sartre et Blanchot, nous avons pris un métier (les lettres), nous avons publié des écrits assez ordinaires, bref, nous avons commencé à vieillir et déjà nous nous retournons vers notre adolescence avec un peu de dédain. La littérature, pour la plupart d'entre nous, est aujourd'hui une déesse bien déplumée.

Et cependant, déplumée ou pas, elle continue bel et bien de régner, ce texte et ceux qui l'accompagnent en témoignent éloquentement. Sauf qu'elle a perdu sa belle sérénité de jadis. C'est aujourd'hui une déesse problématique. Les uns lui en veulent autant qu'ils la vénèrent, car elle leur semble une géôlière ; les autres lui refusent le séjour des temples et voudraient la faire marcher dans la rue, comme une ouvrière ; celui-ci l'accuse, celui-là la rabroue, cet autre se délecte des coups bas qu'il lui assène, tous, au fond, quoiqu'ils sourient de leur naïveté d'adolescents, lui reprochent en fin de compte de ne pas avoir tenu ses promesses. Tu me promettais la puissance, lui dit l'un, et tu ne m'as donné qu'un pâle prestige mondain ; tu me promettais le salut, lui dit l'autre, et tu m'enfonces dans le peu que je suis ; tu me promettais un savoir divin, lui dit encore un autre, et tu es devenue un obstacle à toute vraie connaissance. Ainsi, la pauvre, elle en prend un bon coup.

Notre désillusion étant générale, que faisons-nous ? Autour de moi, j'observe deux conséquences principales de cette critique que tous, après l'avoir adorée, nous adressons aujourd'hui à la littérature. Certains, tout simplement, s'en détournent.

nent, ils la foulent aux pieds, la congédient pour cause d'imposture, et projettent de passer à autre chose. D'autres, moins ou plus radicaux, se proposent plutôt de la transformer, de la décaper des oripeaux dont ils l'avaient eux-mêmes revêtue, et croient qu'en la dénudant ainsi, ou en la rhabillant différemment, en la remodelant même de fond en comble, ils la rendront plus conforme aux espoirs qu'ils ont mis, qu'ils continuent toujours de mettre en elle. Chez quelques-uns, enfin, ces deux attitudes se retrouvent simultanément. Mais une chose unit tout ce monde : une baisse générale de la confiance faite jusqu'ici à la littérature, ou à la littérature telle qu'elle a été jusqu'à maintenant, baisse dont on voit des signes partout, que ce soit du côté des politiques, des mystiques ou des « textualistes ». Une proposition résumerait cette critique unanime : la littérature se pliera à ce qu'on attend d'elle ou elle ne sera pas.

Devant un sentiment si commun, que puis-je dire, sinon l'hésitation que j'éprouve depuis quelque temps à le partager ? Il y a déjà un bon moment que je ne me sens plus capable, moi non plus, de voir dans la littérature une voie quelconque de salut, que je ne peux plus croire que les livres lus ou écrits nous ouvrent le champ de la Transcendance ou du Sacré ou qu'ils nous procurent quelque rehaussement de notre condition — intellectuelle, morale, spirituelle ou politique —, que je n'oserais plus soutenir sans sourire le pouvoir visionnaire, prophétique ou magique de la littérature et que je sais que celle-ci ne peut avoir de rapport simple avec ce qu'on nomme la Réalité. Aucune idéalisation de la littérature ne me paraît plus tenable, de quelque manière qu'on s'y prenne. Tout cela va de soi. Mais en même temps, je me sens également incapable, devant leurs « lacunes » si évidentes, de dévaluer systématiquement pour autant les livres et la littérature. Reste d'adolescence, fidélité malade, conviction secrète, je ne sais, mais quelque chose m'attache toujours à eux, sans que je puisse m'en déprendre quoi que je fasse.

On voit dans quelle position difficile je me trouve. D'une part, je sais que les livres méritent toujours ma dévotion, et de l'autre, je sais qu'ils ne rempliront jamais leurs promesses, quelle que soit la réforme qu'on fasse subir à la littérature,

car il faudrait que cette réforme la conduise à une sorte d'au-delà d'elle-même, c'est-à-dire l'impossible. Autrement dit, je sais que la littérature jamais ne nous sauvera de ce que nous sommes, jamais ne nous donnera la Connaissance ou la Puissance, jamais ne rendra le Monde conforme à notre Désir, jamais ne vaincra la Mort ni l'Erreur ni la Solitude ni l'Injustice ni quoi que ce soit de tel ; et pourtant, loin de la rejeter, je m'attache de plus en plus profondément à elle, et à elle telle qu'elle est. Pourquoi ?

Il n'y a, me semble-t-il, qu'une seule explication. C'est que la coupable n'est pas celle que je pensais. Le procès de la littérature repose sur un malentendu, sur une incroyable substitution de personnes : la véritable accusée s'est déguisée en accusatrice pour se protéger, et celle-ci en celle-là parce que son réquisitoire était trop dur. Il faut donc intervertir l'accusation, rétablir les vrais rôles, revoir complètement la procédure. Ce qui signifie ceci : ce n'est pas la littérature qui me trompe en ne me donnant pas le salut que je croyais qu'elle me promettait, c'est bien plutôt moi qui me trompais moi-même (ou quoi donc en moi ?) en attendant d'elle mon salut, et même, plus radicalement, en attendant le salut. *Il n'y a pas de salut.*

S'opère alors une sorte de déplacement. Dévaluée par mon Désir (de connaissance, de puissance ou de salut) qu'elle ne peut assouvir, la littérature peu à peu s'en détache et trouve un nouvel appui, son véritable appui, dans ce qui est sans doute le principal ennemi du Désir : ma Conscience, c'est-à-dire cette faculté d'ironie et d'incroyance, cette *réserve*, cet athéisme radical dont la fonction de lucidité est extrêmement corrosive, non seulement en ce qu'elle contredit les séductions de mon propre Désir (qui cherche toujours à tromper, c'est-à-dire à se faire prendre pour la réalité), mais aussi et surtout en ce qu'elle me rend à jamais méfiant devant elles et me fait connaître leur pouvoir. Au Désir qui me dit : tu es puissant et savant, tu es un Dieu, la conscience réplique : tu es faible et ignorant, tu n'es qu'un homme.

Or la littérature, où le Désir depuis mon adolescence avait trouvé sa voie privilégiée (car c'est la plus facile), ne

pouvait pas ne pas décevoir un jour ou l'autre, à moins de cesser d'être elle-même (ce qui n'est pas possible) ou à moins que je ne demeure à tout jamais enfoui dans l'illusion. Et donc vient un moment, comme je disais, où il faut choisir définitivement son camp : les livres ou le Désir. Or je dis que je choisis les livres, c'est-à-dire, justement, l'inassouvissement du Désir, qui est la même chose, à mes yeux, que la lucidité la plus élémentaire. Quand je dis que je choisis, j'exagère, bien entendu ; en réalité, je ne peux pas faire autrement. Je suis coincé, je dois reconnaître que mon Désir non seulement n'est pas assouvi, mais qu'il est dans sa nature même de ne l'être jamais et que, dès lors, je dois me défier de lui, ce qui demande une attention de chaque instant. Je dois tout faire pour ne pas me laisser avoir par lui, pour ne pas perdre de vue son pouvoir de séduction afin de ne pas en être dupe. Et la littérature — vu que son « inadéquation » au réel est manifeste — me devient alors une alliée par excellence. Si les livres, où j'avais coulé mon Désir, l'ont trompé de si belle façon, que je me tienne désormais le plus près d'eux que je puis, car ils me raconteront toujours cette même histoire de désillusion, ils resteront toujours le siège et le moyen de cette même prise de conscience, bref, ils seront la seule arme avec laquelle je lutterai à force peut-être égale contre les pompes de l'angélisme et la tentation de l'Absolu.

Par exemple, je lis (ou j'écris) un roman. Dans le « pacte » qui me lie à l'univers fictif, je trouve deux choses. D'abord une adhésion profonde, une « crédulité » qui me font admettre la réalité des événements racontés, qui me font attendre leur suite (heureuse), m'identifier au héros, m'éprendre de l'héroïne, qui me font littéralement désirer et croire ; en un mot, je m'abandonne corps et âme à cette « vérité ». Mais en même temps, et tout aussi profondément, je sais que cette aventure n'a pas lieu, que cette héroïne dont je suis amoureux jamais ne m'appartiendra, que tout cet univers n'est pas l'Univers et qu'il ne change rien à ma vie. Et mon plaisir de lecteur est fait autant de cette adhésion que de cette réserve, ou plutôt : il est fait d'une adhésion circonspecte, d'une crédulité pénétrée d'incrédulité, d'un désir qui sait la relativité, l'irréalité de son assouvissement. Il y a une morale de la lit-

térature : lire, écrire, c'est tout ensemble me prendre pour Dieu et ne jamais oublier que je ne Le suis pas.

Que me disent Don Quichotte ou Madame Bovary ? A un premier niveau, ceci : que les livres ne sont pas la réalité, qu'il est donc fatal de vouloir vivre d'après eux. Le chevalier de la Triste Figure et Emma sont typiquement des lecteurs adolescents. Mais surtout, et à un autre niveau, leur aventure à la fois dramatique et risible illustre moins les méfaits de la littérature que ceux du désir et de la croyance au salut. Ils me touchent parce qu'en eux se projette mon besoin de grandeur et d'amour. Mais encore plus parce qu'ils m'obligent à voir la fausseté de toute grandeur, l'illusion de tout amour. En d'autres mots, c'est moins Quichotte et Emma qui me sont chers que Flaubert et Cervantes, c'est-à-dire l'épreuve du désir mêlée à la reconnaissance de son imposture.



C'est pourquoi je me méfie beaucoup de ceux qui, de quelque manière que ce soit, en poètes ou en philosophes, avec des démonstrations ou des symboles, me disent que la littérature est une forme de connaissance, un savoir supérieur aux autres formes de savoir, un savoir qui, comparé aux autres, serait plus « authentiquement humain », plus « direct », plus « fondamental », parce qu'il reposerait supposément sur des facultés dites premières, du genre divination, magie, intuition, imagination, corps, etc., toutes choses qui sont, en toute rigueur, maîtresses d'erreur et non de connaissance. Ceux qui opposent ainsi la « connaissance » artistique ou poétique aux formes rationnelles de connaissance, c'est un peu par orgueil ou par intérêt, beaucoup par ignorance, et encore plus parce que, sous couvert de mépriser la science, ils adorent en réalité ce qui fonde la science et voudraient simplement l'arracher à la science pour le donner à la littérature, qui n'en a que faire. C'est perdre son temps que de passer par la littérature pour arriver à la Connaissance — que cette connaissance soit celle de la société, du passé, de l'avenir, du « réel », de l'« homme » ou de soi-même. La littérature, à cet égard, est un relais parfaitement inutile.

J'irais même plus loin : je dirais que le savoir proprement dit ne s'établit que sur le rejet de la littérature. C'est du reste un fait historique. A propos des anciens physiciens, des premiers psychologues, des sociologues du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle, des historiens et des géographes de jadis, pour dire que leur savoir était imparfait, nous disons qu'il y a encore chez eux beaucoup de littérature. Et nous avons raison. Toutes ces sciences se sont constituées, pourrait-on dire, *contre* la littérature. La faculté même de connaître, si je ne me retenais pas, je dirais qu'elle s'est différenciée, affinée, rehaussée sans cesse dans la mesure où elle s'est dégagée, où elle s'est éloignée et déprise peu à peu de la littérature. On dit parfois de la poésie qu'elle est un « savoir archaïque ». Mais c'est généralement pour ne retenir de l'expression que le mot « savoir », alors qu'il faudrait plutôt insister sur l'épithète : archaïque, c'est-à-dire lointain, in-formé, donné « en attendant », une sorte de racine ou de germe en quelque sorte, mais, comme tous les germes, tué et supplanté bientôt par la plante qui fleurit à partir de lui.

Il y aurait donc entre la connaissance et la littérature une sorte de contradiction, et une contradiction si importante que je m'en servirais même pour définir en partie ce que je retiens de la littérature : perplexité, circonspection, ombre. Ce qui nourrit écriture et lecture, ce qui les relance et les justifie sans cesse, ce n'est pas en effet l'intention de connaître, mais bien plutôt l'impossibilité de la connaissance. Je ne veux pas dire par là que la littérature irait *plus loin* que la science, qu'elle la dépasserait en explorant quelque mystère inaccessible à celle-ci. Ce serait là retomber en pleine religion. Simplement, je veux dire que la littérature prend appui sur ce que la connaissance, tout en se l'avouant, doit néanmoins éviter, c'est-à-dire sur la *mauvaise conscience*. Dès que je connais une chose (y compris moi-même), que ma connaissance soit scientifique, empirique ou intuitive, je sais toujours, si je suis honnête, que cette connaissance est limitée, qu'elle reste *environnée* par le *royaume infini* de l'erreur possible, je n'ai toujours, en un mot, qu'un savoir hanté par l'erreur. Mais cette mauvaise conscience, cette immense possibilité de l'erreur, l'existence même de mon savoir commande, non pas

que je la nie, mais que je fasse *comme si* je la niais, que je lui tourne le dos et que je ne regarde plus, que je ne reconnaisse plus que ce que je sais, le recto seulement de ma connaissance. Or la littérature serait juste l'inverse : elle me confronte au champ illimité de tout ce qu'il y a d'ignorance dans ma connaissance, elle me braque les yeux sur les trous de mon savoir (et j'entends ici le savoir le plus général comme le plus intime — par exemple, la conscience de ma propre vie), sur les franges de ma science qu'agite comme fétus de paille le grand vent obscur venu des étendues de l'Erreur. Elle ne me fait pas connaître ce que je ne connais pas, non ; elle me dit seulement : *tu ne sais pas, tu n'as jamais su, tu ne sauras jamais*. Ou plutôt, elle ne me le dit pas : elle amplifie la voix, le filet de voix en moi (en moi ?) qui déjà me le disait mais que tout m'invite à ne pas écouter.

Au fond, je comprends qu'on ait tant voulu, qu'on veuille encore tant que la littérature soit un moyen de connaissance. Nous avons à ce point besoin de savoir, nous sommes à ce point persuadés que la connaissance, comme la puissance, l'immortalité ou le salut, nous est due, que même cette voix qui nous révèle l'illusion de notre attente, nous la prenons encore pour un savoir que nous nous annexons, quittes à dénaturer son message et à transformer en acquit ce qui est en fait la nouvelle (bonne ou mauvaise) de notre déficit irrémédiable.



Ainsi peu à peu, ce qui avait pu un temps affaiblir mon attachement aux livres et me décevoir en eux, finit par m'y attacher encore plus fortement, mais c'est un attachement tout différent, un peu paradoxal, humble, mais peut-être indéfectible. Je finis en effet par aimer dans la littérature non pas qu'elle soit la vérité, bien au contraire, mais plutôt ceci : qu'elle soit, parmi tout ce qui me trompe — et tout me trompe — la seule chose qui, me trompant, avoue en même temps sa tromperie. Comme la vie même, non ?

Mon petit essai sur la littérature, je l'intitulerai peut-être donc : *Eloge de l'ignorance*.